

Stéphane Hoffmann

*Des garçons
qui tremblent*

ROMAN

Albin Michel

Dans une époque de divertissement et de profusion, il faut se garer.

Jacques Chardonne

Première partie

Faites l'amour, pas le couple

Être en habit du matin au soir, avoir des bottes, des bretelles, des gants, des livres, des opinions, se pousser, se faire pousser, se présenter, saluer et faire son chemin, ah, mon Dieu !

Gustave Flaubert, *lettre du 15 mars 1842*.

On a voulu me le présenter, non merci, j'ai des filles !

Mme Karaguine dans *Guerre et Paix*,
de Léon Tolstoï.

Camille est très belle, le jour de son mariage : ses yeux brillent de colère. Je suis là, moi aussi, église Saint-Pasquier, à Nantes. J'ai mis mon costume. Un costume mal coupé, qui me gratte un peu : c'est du sur mesure, mais je n'ai aucun goût.

Je suis dans le chœur aux côtés de Camille. Comme témoin, pas comme marié. Je la sens nerveuse, tendue, hors d'elle, dans une robe qui a fait jacasser les mémères, tout à l'heure, sur le parvis.

Une robe très démodée, dont elle a fait copier le modèle dans un album de *Bicot, président de club*. Droite, soie, dentelles et satin, idéale pour filles sans hanches, découvrant les chevilles, fins escarpins glacés, décolleté carré, grand collier de (vraies) perles noué, coulant entre les seins jusqu'au nombril. Sur la tête, un voile de dentelle retenu d'une simple couronne de fer peint où s'entremêlent fleurs d'oranger, pétales de nacre et feuilles de soie. Cette couronne, c'est moi qui l'ai donnée. Enfin, prêtée. Elle vient du musée de la

Des garçons qui tremblent

Mariée de Saint-Joachim. Les mémères, tout à l'heure : « Vraiment, est-elle drôle ! Maman avait une robe comme ça. On aurait dit une première communicante. Tout de même, se marier si jeune, c'est pas commun. – Parlez pour vous, à vingt ans, j'étais mère de famille. Camille en a dix-sept, elle est en âge de se marier. – Mais elle n'est pas majeure ! – Pour le mariage, si, c'est quinze ans. – Dites-moi, n'est-elle pas *obligée* de se marier, hum ? – Voyons ! Vous plaisantez, je suppose ! Armand-Pierre a des principes et des valeurs, il respecte les jeunes filles. Ne porte-t-elle pas des fleurs d'oranger ? Vraiment, cette petite Camille est une consolation. Elle nous réconcilie avec la jeunesse. Une vraie jeune fille comme nous étions. – C'est vrai, elle n'est pas commune. Pas comme son mari. »

Son mari, c'est Armand-Pierre. Armand-Pierre Foucher. Habit gris souris, gilet gris perle, bleuet. Empesé. Ridicule et froid. Il me regarde à peine. Sait-il que Camille a passé la nuit chez moi ? Il m'avait à la bonne, pourtant, il y a quelques mois. En attendant sa fiancée, il fait des mines aux mémères. Les pépères lui tapent dans le dos, comme s'il venait de marquer un but. Pas encore, les gars, peut-être ce soir. Sa mère se dandine. Son chapeau l'empêche d'embrasser, c'est exprès. Elle a son air supérieur. C'est la mère supérieure, sous son abat-jour. Toutes les filles sont moches. Par politesse, je suppose, pour laisser la beauté à la mariée, qui est en retard, on dit qu'elle a pleuré. Dès qu'Armand-Pierre

Des garçons qui tremblent

me voit, dans mon costume qui penche et mes souliers qui couinent, il a son rictus. Cet air méprisant que je connais si bien. Cet air qui vous envoie en exil. Je soutiens son regard. Je t'emmerde, Armand-Pierre Foucher, petit combinard de mes deux. Amen. *Laus tibi, Domine, Rex aeternae gloriae.*

C'est pas moi qui dis ça, c'est le prêtre. Un drôle de zig. Il n'est pas habillé comme un curé de chez nous. Un curé de chez nous a, sur les épaules, comme une nappe ronde avec, au milieu, un trou dans lequel il passe la tête. Ça s'appelle une chasuble et ça change de couleur selon les saisons. Des fois vert, des fois rouge, des fois violet. Il paraît que ça a un sens, mais moi je n'en trouve aucun, je n'y crois pas et je me mets à faire la messe buissonnière, parce que je dessèche d'ennui à leurs messes et que l'ennui, c'est l'enfer. Ce curé ne porte pas une nappe, mais comme un tapis brodé. Quand il nous tourne le dos, on voit une croix avec des roses dont les épines forment une couronne pendant qu'un soleil monte d'un ciboire. Quand il nous fait face, on baisse les yeux parce qu'il n'a vraiment pas l'air commode. Il nous parle de nos ennemis. Il dit qu'il ne faut pas les combattre, mais attendre que le mal qu'ils font se retourne contre eux. Rester confiant, ne rien changer à ses habitudes, s'asseoir sur le seuil de sa porte et, tôt ou tard, le cadavre de ton ennemi passera devant toi. On vit du bien qu'on fait, on meurt du mal qu'on fait. *Facit potentiam in brochio suo: dispersit superbos*

Des garçons qui tremblent

mente cordis sui. Je ne comprends pas ce que ça veut dire, mais c'est joli, ça porte à rêver et à se tenir mieux.

Ce curé me fait penser à Gildas. Quand je faisais de la gym avec Gildas, à Trignac, il m'engueulait tout le temps. Rien n'allait jamais. Pas assez souple, pas assez rapide, pas assez résistant. Un gymnaste doit être parfait. À regarder le tonsuré, je me doute qu'il est du genre à faire rentrer à grands coups de brodequin au cul les égarés du droit chemin. Il me plaît. Tous les curés devraient être en colère.

Il n'est d'ailleurs pas le seul, ici. Dans l'église, tout le monde fait la gueule. À dix-sept ans, la petite Camille Chalaffre s'est piquée d'épouser Armand-Pierre Foucher, qui en a plus de trente. Personne n'a pu la raisonner, ni ses parents, rentrés en hâte des Antilles, ni sa grande amie Cécile, et surtout pas moi. Tout le monde répétait : « C'est un connard, tu ne peux pas aimer un connard. » Camille haussait les épaules : « Qui vous parle d'amour ? Il s'agit d'un mariage. »

2

Tout commence il y a huit mois, à Nantes, déjà, rue Montesquieu, dans l'appartement des grands-parents de Camille, après un été passé à La Baule. Si vous avez manqué le début, le voici.

Je m'appelle Jérôme Vince. J'ai vingt ans. Je suis né en 1962 à Saint-Joachim, près de Saint-Nazaire, loin de tout. Je ne me sens à l'aise nulle part. J'aime ce malaise qui me fait avancer. Ou, plus sûrement, tourner en rond dans ce jeu de l'oie où nous tâchons de nous étourdir. Bac en poche, j'ai quitté pour Nantes ma famille et la vie ouvrière qui m'attendait. Par esprit d'aventure plus que par arrivisme. J'aime partir. Bourgeois, j'aurais quitté mon hôtel et, marquis, mon château. Né sur le trône de France, il me semble que j'en aurais filé. Je suis de la race des déserteurs, des insoumis, des asociaux. Non que je sois lâche. Je ne suis pas lâche, je suis serré, je fais face, mais je ne respecte que l'ordre que je me suis fixé, les ordres que je me suis donnés, et mon propre élan. Né au XVIII^e siècle, je me serais faufile dans l'agitation du port

Des garçons qui tremblent

de Nantes, parfums de goudron, de cannelle et de café ; j'aurais caressé les cuisses chaudes des filles sous leurs jupes d'indienne, boxé des marins, roulé de gros tonneaux de rhum et porté, sur mes épaules élargies par le labeur, ballots de vanille et rouleaux de madras. Puis, sur l'*Aimable Aline*, le *Contrat social* ou l'*Heure du berger*, ces bricks craquant sur la mer dure, j'aurais, grim pant aux mâts, hissant les voiles lourdes de bon vent salé, chantant à pleine poitrine, cinglé vers Amboina, la Chersonèse d'Or, Malabar ou Malacca, d'où je serais revenu très vieux, plein d'or et de mensonges, traîner dans les tavernes en ricanant tout seul.

Mais je suis né dans la France du xx^e siècle. Il n'y a plus d'aventure pour les mecs comme moi. Plus rien à conquérir, le pays se replie, les fenêtres se ferment, on amène les couleurs. Nous sommes des demi-soldes avant même d'avoir combattu.

Aucune importance, il nous reste les femmes. C'est marrant, les femmes. On se promène parmi elles comme dans un pays à la fois étranger et familier, incapable de les comprendre comme de s'en passer. L'été dernier, à La Baule, j'ai rencontré Camille Chalaffre, la femme de ma vie. Et, très franchement, j'ai trouvé ça déplacé.

Je veux dire : trop tôt.

Camille Chalaffre a seize ans. Une fille magnifique et fatigante. Emportée, enthousiaste, excessive. Je suis

Des garçons qui tremblent

son premier, elle a décidé que je serais le seul. Selon elle, une fille se salit au deuxième homme : soit il y en a un, soit il y en a mille, et c'est la faunerie, la débauche. Elle dit qu'il n'y a pas de second amour, on voit le genre, ça promet !

Mais, après tout, ça la regarde.

Pour l'instant, c'est l'automne, nous rentrons tous de la plage. Camille n'a pas voulu suivre aux Antilles ses parents et son frère ; elle reste chez ses grands-parents, qui ont quitté La Baule pour s'installer à Nantes, près des jardins du musée Dobrée, rue Montesquieu, dans un immeuble construit après la guerre pour des familles sages qui croient aux Américains, aux arts ménagers, à la margarine, aux pantalons de Tergal et aux conseils de Marcelle Auclair sur l'éducation des jeunes filles. Il y a des baies vitrées sur des balcons de fer peint, des appliques de cuivre, de la céramique noire dans les escaliers, du formica jaune dans la cuisine, de gros carreaux de verre dépoli dans la salle de bains et du linoléum marron sur lequel claquent les mocassins de Camille.

Et je suis là, dans le salon, avec Camille, chacun dans un fauteuil Léviton 1950. Nous nous regardons sans savoir quoi nous dire. Nous ne nous sommes pas vus depuis, quoi, trois semaines. J'ai du mal à la reconnaître et à quitter des yeux le serre-tête de velours qui lui fait comme un boudin sur la tête, « Tu regardes quoi ? Ah ! oui, je me laisse pousser les cheveux, ils sont entre deux longueurs, je mets un serre-tête, ça fait très nantais, tu

Des garçons qui tremblent

ne trouves pas ? » Elle rit, pas moi. Elle me parle de l'appartement, comme pour me demander de l'excuser. L'installation de ses grands-parents s'est faite si rapidement qu'ils n'ont pas eu le temps de décorer, tu comprends ? Ils ont vendu La Baule avec les meubles, repris l'appartement meublé, c'est l'aventure !, mais ils vont tout refaire, tout. – Pourquoi ?, j'ai envie de répondre, c'est pas usé, enfin, pas trop. Mais je ne dis rien, et je pense que mes parents n'auraient jamais osé espérer habiter un aussi bel endroit.

Camille et moi, chacun dans son fauteuil ? Chacun sur son radeau, plutôt, que le courant sépare, et je vois Camille qui s'éloigne. Cette fille dans ce salon, jupe plissée, chemisier à fleurs, cardigan, chaussettes et souliers plats, cette fille m'est inconnue. Je ne retrouve pas la délurée de La Baule, la sauvageonne nue sur la plage de Pen Bron, la boudeuse qui s'asseyait en tailleur dans les draps froissés, à la Bretonnière, et regardait avec rancune un soleil déjà haut. Je suis avec une jeune belle petite-bourgeoise bien élevée, dressée, brossée. Et moi, le matou de gouttière, qu'ai-je à faire de cette minette ?

Cliquetis de clés, bruit de porte, Camille sursaute, « Zut ! c'est grand-mère ! », se lève, s'élance vers l'entrée, la porte claque, « Tu es là, chérie ?

– Oui, grand-mère, avec un ami ! »

Mme Chalaffre entre dans le salon. Je suis à contre-jour, elle me voit mal. En tailleur-pantalon beige, turban et boucles d'oreilles, elle en jette, quand même. Son regard pour soupeser le prétendant. Sa déception, dès

Des garçons qui tremblent

qu'elle me reconnaît. Je l'intéresse autant qu'un livreur de pizzas qui s'est trompé d'adresse.

Il y a un moment de flottement, personne ne sait trop quoi faire, je m'apprête à prendre congé mais, d'un coup, Camille joue à la petite fille. Avisant une sorte de bibliothèque qui tourne, elle s'écrie :

« Oh ! grand-mère, je ne savais pas qu'ils étaient là, montrez-les-moi, ne dites pas non, je vous en supplie, grand-mère ! »

Ce ton suraigu. Hoquet de la vieille :

« Quoi donc, Camille ? »

– Là, les albums !

– Eh bien quoi, ce sont des albums-photos.

– Je veux les voir. Allez, grand-mère, s'il vous plaît. Il y a trop longtemps ! »

Elle frémit et trépigne, comme si sa vie en dépendait. Qu'est-ce que je fais là ? Qui est cette fille ? Je veux foutre le camp, mais Camille me retient, et me voici assis entre les deux nanas à regarder les très riches heures de la famille Chalaffre.

Voici Camille à six mois dans les bras de sa grand-mère, « C'était à La Baule, est-ce que tu t'en souviens ? – Heu, non ! » répond Camille. Puis à sept ans, « Comme tu as grandi ! »

– C'est le contraire qui serait étonnant ! je fais.

– Que voulez-vous dire, jeune homme ?

– Ben, si Camille avait rétréci, entre six mois et sept ans... »

Camille lève les yeux au ciel, regarde sa grand-mère,

Des garçons qui tremblent

l'air de dire « Je suis désolée, il est lourd, mais c'est pas sa faute, tu sais bien ».

La page d'après, c'est Camille en tutu. Puis Camille en demoiselle d'honneur, au mariage de Pascal, « il y avait un de ces vents, j'étais obligée de tenir ma capeline en sortant de la messe, et Antoine qui vidait tous les verres, oh ! là, là ». Camille à La Plagne. Camille à un bal costumé, déguisée en Mary Poppins. Camille apprenant à nager à la piscine Pajot. Camille sur sa jument Trompette, au Centre Équestre. Et Camille s'extasie, et la vieille s'attendrit. Je vois passer des pique-niques, des croisières, des mariages, des toboggans, des bicyclettes, des sapins de Noël, des lacs italiens, des dames qui fument, des messieurs en smoking, du champagne, des bougies d'anniversaire, et Camille qui grandit, se développe et s'envole, pendant que sa grand-mère se ratatine de page en page, je me demande pourquoi elle me montre ça, elle n'était pas mal, autrefois, et puis, d'un coup, elle s'est épaissie, et la voici mémère.

Tous ces gens heureux, c'est vraiment écoeurant. Pourquoi se photographie-t-on toujours quand tout va bien ? Pourquoi des photos aux mariages et pas aux enterrements ? Ça serait plus marrant.

Et moi, quelle attitude avoir ? Je suis censé répondre quoi ? Je n'ai pas été élevé pour faire face à de telles situations. Ça va durer combien de temps ? Je jette un œil au meuble qui tourne, il reste bien une dizaine d'albums. Mme Chalaffre fait des commentaires sur ses robes : « Tiens, Noël 1974, j'avais une petite robe de

Des garçons qui tremblent

chez Lucienne Legoubé, et tu sais quoi? Andrée Mauger avait la même, si, si, aux vœux du maire, qu'est-ce qu'on a pu rire! N'empêche, je ne l'ai plus jamais portée, je l'ai donnée aux pauvres!» Elle sur-saute, rougit, se mord la lèvre, a un coup d'œil vers moi, « Oh! pardon, Jérémie, on vous embête avec toutes ces histoires.

– Pas du tout, madame, mais je m'appelle Jérôme et je dois partir. »

Sans attendre qu'elle se lève, me voici dans l'entrée à enfiler mon blouson, Camille bondit vers moi, me criant « À jeudi! », je ne l'embrasse pas, et je suis dans la rue, seul comme jamais et heureux de l'être. Adossé aux grilles des jardins du musée Dobrée, je regarde, au premier étage, la lampe allumée dans le salon des Chalaffre et, sous la lampe, Camille penchée sur un passé dont je ne suis pas.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

LE GOUVERNEUR DISTRAIT, roman, 1989.

CHÂTEAU BOUGON, roman, prix Roger-Nimier, 1991.

VOYAGE À L'OUEST, essai (en collaboration), 1991.

LE BON TABAC, traité sur les bienfaits du tabac, 1996.

LE GRAND CHARLES, ou En écoutant Trénet chanter, 1998.

DES FILLES QUI DANSENT, 2007.

Chez d'autres éditeurs

PAYS DE LA LOIRE, album, Romain Pages, 1994.

FÉLICIEN MARCEAU, essai, Le Rocher, 1994.

GAILLOT L'IMPOSTEUR, brochure, Le Rocher, 1995.

LA DROITE HONTEUSE, petit tableau des mœurs politiques
françaises à la fin du XX^e siècle, Le Rocher, 1997.

JOURNAL D'UN CRÉTIN, roman, prix Louis-Barthou, Académie
française, 2000.

LA GLOIRE DES CACHALOTS, pamphlet, Le Rocher, 2001.

LE GROS NUL, autoportrait, Le Rocher, 2002.